

Montréal à la portugaise

David Bélanger

Numéro 310, hiver 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79739ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bélanger, D. (2016). Compte rendu de [Montréal à la portugaise]. *Liberté*, (310), 54–54.

Montréal à la portugaise

Excellence Poulet, polar désabusé dans les rues de Rosemont.

DAVID BÉLANGER

« **S**ALAZAR avait dit un jour, “Les gens changent rarement, les Portugais, jamais!” » Ce sont là de fort sages paroles pour un dictateur que Patrice Lessard aime à citer dans sa trilogie lisboète. « Au pays de Québec, rien ne doit mourir, rien ne doit changer », écrivait de son côté Louis Hémon, sur le ton du vœu pieux ou de la fatalité, on ne saurait le dire; le plus important ici consiste à souligner que si ces mots ne se

retrouvent sous aucune forme dans la trilogie de Lessard, ils y résonnent, néanmoins. Depuis *Je suis Sébastien Chevalier* (Rodrigol, 2009), où de nouvelle en nouvelle les narrateurs peinent à trouver un toit à mettre au-dessus de leur tête, toujours entre deux adresses, deux identités, jamais en un pays pour de bon, on peut dire que l'œuvre de Lessard a le Québec triste, le nationalisme nauséux et, plus généralement, la fuite en avant nécessaire. D'Antoine du *Sermon aux poissons* à Gil dans *Nina*, à Patrice lui-même dans *L'enterrement de la sardine*, on retrouve une même démengeaison : quitter Montréal – pour vivre –, quitter Montréal – pour travailler –, quitter Montréal – pour écrire. Pas que le pays de Québec soit pire qu'un autre; simplement, comprend-on, vaut mieux bouger, *changer* d'air et voir ailleurs où on n'est pas. Son œuvre invite ainsi le lecteur à faire le touriste à Lisbonne, à découvrir cette ville étrangéifiée, qui même après trois livres ne sait devenir familière, toujours dédaléenne sous l'écriture de Lessard, lequel joue d'ailleurs volontiers du labyrinthe : ses histoires sont constituées de chausse-trapes, de reprises et de variations sur une même scène, de flous de personnages, avec des fins – mais c'était prédestiné – généralement alambiquées. Enfin, jusqu'à maintenant, c'était cela l'écriture de Patrice Lessard. Puis vint *Excellence Poulet*.

PATRICE LESSARD
Excellence Poulet
Héliotrope, 2015, 238 p.

Gil, « l'investigador privado » qui hantait déjà deux des tomes de la trilogie lisboète, est revenu au pays, à Montréal, mais « bien malgré lui », souligne le narrateur, parce que son exil volontaire à Lisbonne avait été « une bénédiction », voire « la meilleure décision de sa vie ». N'empêche, il est de

retour et il se trouve que dans la ruelle attenante à sa rôtisserie préférée, il y a eu mort d'homme. Il n'en faut pas beaucoup plus pour que s'amorce une intrigue policière, et étonnamment, le roman se garde d'en faire plus. Gil enquête. Les suspects défilent. La trame se tisse avec cohérence, elle se fait même convaincante, on devine un peu tôt qui a fait le coup, mais l'intérêt se trouve ailleurs.

Deux choses frappent pourtant, qui ont moins à voir avec le déroulement des péripéties qu'avec leur arrangement. En effet, le polar à la Lessard ne diffère que peu, à y vite regarder, de sa manière habituelle, à commencer par la narration, qui emprunte à José Saramago : l'enfilade des dialogues, intégrés au corps du texte, est flagrante, mais moins que la façon qu'a le narrateur de s'impliquer dans son récit, travaillant à relever la cocasserie de ses scènes, à éparpiller des commentaires, à tronquer des informations, à en donner trop, et au mauvais moment – c'est d'ailleurs comme ça que le coupable nous est révélé. Comme chez Saramago, en fait, cette position narrative permet de juger les choses, de les peser, l'ironie ne se construit que dans une certaine connivence avec le lecteur, et le narrateur tisse cette connivence au gré des chapitres. Plutôt que de suivre au pas l'enquête de Gil ou l'enquête – officielle mais non moins amatrice – de la vraie police se succèdent les points de vue comme autant de témoignages privilégiés. Il ne reste à la fin que le lecteur et son guide-narrateur pour

apprécier l'étendue du récit, les dérapages de la justice, les petites lâchetés du système, les grandes absurdités de l'humain. Comme Saramago citant Ricardo Reis – « Sage est celui qui se contente du spectacle du monde » – en plein roman où l'inertie de la classe politique et des intellectuels laisse le champ libre à la guerre d'Espagne et à l'affermissement de la dictature de Salazar, on sent dans l'écriture de Lessard une mordante ironie, mais une ironie lasse, émoussée, parce qu'au pays de Québec, rien ne change, rien ne bouge, même nos tragédies manquent de sens.

C'est le second trait qui frappe dans ce roman. Sa manière de décrire une chose sérieuse – le monde interlope, la corruption de la sphère politique, l'éthique élastique des policiers –, avec dérision, comme si ça ne comptait pas, que ça ne comptait plus. Le cadavre est découvert dans les ordures d'une

Le cadavre se nomme Luc Touchette. Il frayait dans le lucratif domaine de la petite enfance.

ruelle, coin Papineau et Saint-Zotique, dans les déchets de poulet d'une rôtisserie. Le cadavre se nomme Luc Touchette. Il frayait dans le lucratif domaine de la petite enfance : il possédait une garderie privée. Les anciens motards se nomment Minou ou Zoreille. Le Miami Vice, bar non loin, n'a rien à voir avec la violence de Miami, juste un peu avec le vice. On est dans le petit, mais peut-être, par là, dans la plus éclatante vérité du polar montréalais. Comme si, dans cette réalité à ras les pâquerettes, le vrai crime, le vrai crime racontable du Québec, s'exprimait. « Y a pas de petits profits au Parti libéral », dit un personnage d'*Excellence Poulet*. On n'a pas de petite intrigue non plus, au pays de Québec. On meurt, mais ça ne change rien, c'est un peu ce que devient ici la phrase de Louis Hémon. **L**